

GWENAËLLE ABOLIVIER

MARCHE
EN PLEIN
CIEL



LE MOT ET LE RESTE

GWENAËLLE ABOLIVIER

MARCHE EN PLEIN CIEL

LE MOT ET LE RESTE
2022

À Thierry, mon compagnon de marche et de vie

À Pompon, l'âne et ami de mon enfance





En ce début de printemps, la France est un pays aux regards vides et aux volets clos. Dans cette perte des repères, plus personne ne sait quelle heure et quel jour sont accrochés aux horloges de l'existence. Seuls les bébés aux yeux ronds apportent la preuve que je suis bien vivante. Je suis montée dans le dernier train avant que la ville ne se renferme totalement sur elle-même. Direction Clermont-Ferrand. « Finis les temps modernes », crie un homme qui se trouve dans le même compartiment. « Miser le tout pour le tout ! » lance-t-il à nouveau. Il porte des chaussures aux reflets de nuage et ne cesse de dire que « le temps n'a plus la même valeur. Le monde s'est figé. L'heure est à la fugue. »

Mon idée a germé en l'espace d'une nuit : partir marcher, traverser les grands pâturages du centre de la France, retrouver une liberté de mouvement sur les anciens chemins de transhumance qui relient l'Auvergne à la Provence. Ces fameuses drailles ont vu passer tant de chemineaux accoutumés et de pèlerins assoiffés.

Je viens d'arriver dans un paysage de volcans endormis qui rappelle en miroir inversé une étrange vision des antipodes : Auckland, la capitale du long nuage blanc, où s'étendent entre ses mamelons océaniques des habitations légères.

C'est le souvenir du bout du monde qui surgit peu après la démesure des parkings déserts et des grandes surfaces. À la sortie de la ville, l'eau des rivières dévale, épaissie de limon rouge. Les derniers orages ont ébranlé la région et la terre continue de vomir des cataractes impressionnantes. Les rares passagers sont apparemment habitués à ces épisodes de crues effrayantes qui ont éventré les routes et emporté les ponts. Perdus dans leurs pensées, ils regardent, résignés, ce spectacle de désolation. À Neussargues, j'ai attrapé de justesse un autre train, plus petit, plus lent. Je m'enfonce toujours plus loin dans la fourrure du paysage en me disant qu'il me faudrait plusieurs vies pour goûter à tous ces villages perchés.

C'est à Issoire, dans un clin d'œil de lumière, que j'ai vu les premiers signes : un couple d'oiseaux, ailes digitées en lente descente hélicoïdale, dessine des cerceaux dans un dégradé de cyanotype. Quels sont ces rapaces qui planent en rêve d'Arizona ? Aussitôt mon esprit s'envole. Je me détache de la réalité à mesure que le convoi épouse le chaos des gorges. Malgré les soubresauts du monde, quelle aventure reste encore possible ? Aussitôt, je dégaine mon petit carnet que je porte à la ceinture. En catapultes de phrases, j'écris partout et dès que je le peux. Les oiseaux réapparaissent dans un vol hésitant et finissent par se poser sur le toit d'un entrepôt. Je ne suis plus qu'un point immobile dans ce train qui roule comme un navire et qui à présent vogue dans le cœur rouge du monde. Dans un demi-sommeil les mots montent en panache de méditation : des paroles clairement articulées ricochent sur les rideaux de plantes, canevas tissés de lianes et de hautes fougères. Tout ce vert phosphorescent pour renaître. La pluie continue de s'abattre en baleines de survie. Le ciel en est labouré et se teinte à présent d'un bleu horizon.

*

Après une première nuit dans le village d'Aumont-Aubrac, je me suis engagée sur le chemin, un ancien *camino* qui emprunte sur plusieurs kilomètres celui de Compostelle. Face à la violence de la dernière catastrophe, je ressens une tristesse insondable. Les ravages sur l'environnement, la destruction programmée de la planète, et plus fondamentalement la perte de la beauté provoque chez moi une inquiétude. À la sortie de la ville, un graffiti tagué sur le mur d'un tunnel m'interpelle et ne me quittera plus : « Quelle est la profondeur de ton abysse ? » Ce vide, tout ce grand vide comme ce ciel sans avion, je cherche à le combler. Dans cette quête d'une nouvelle voie, je plonge mon regard dans le bitume. Le temps aussi est devenu insondable. La marche sera mon antidote : partir pour arpenter les chemins de mes pas cadencés. Les miens comme ceux qui m'ont précédée. Ils tapent, remontent du sol et sonnent comme la cloche des âmes perdues. Sur ce trajet solitaire, les grands espaces se métamorphosent en pensées sauvages. Certaines se balancent en pétales de violettes, d'autres crépitent en éclats de quartz. Toutes ces coquilles telluriques me tombent au fond de l'estomac et créent le précipité de ma démarche. Je veux me nourrir des vallées glaciaires parsemées de bombes volcaniques et de cailloux de granite. Je marche pour me laver, je marche contre le vide, je marche et en appelle au jour d'après.

*

Hier soir, il y a eu un énorme fracas qui venait de derrière les montagnes et les voiles du jour. C'était le tonnerre comme rarement je l'ai entendu. Un ébranlement du monde en son

entier : la forêt de tous ses troncs et de toutes ses feuilles a vacillé ainsi que tous les animaux qui la peuplent. L'énorme secousse s'est prolongée dans mon corps et s'en est suivie une pluie torrentielle. Enroulée dans ma cape de feutre, je suis restée des heures lovées sous un gros talus. Je vibre de me sentir en vie au cœur des éléments tout en sentant monter en moi l'intuition du désastre qui se prépare à la surface du monde. Plus rien ne peut désormais m'arrêter et c'est heureux que le pays que je parcours soit vaste. Depuis, plusieurs jours, je progresse sur le dos de volcans endormis. La vallée de terre ocre est un jardin de noisetiers sauvages et de noyers.

*

J'ai toujours aimé marcher. Cela remonte à l'enfance et à l'été de mes onze ans. Mes parents m'avaient inscrite en colonie de vacances. Pour la première fois, j'allais découvrir les contreforts des Alpes. Je me revois au pied d'un car scolaire garé sur un parking chauffé à blanc. Mes cheveux sont coupés au bol, j'ai un sac à dos rouge et mon petit air d'enfant sage comme une image. Une photo en témoigne ! Depuis Rennes, le temps d'une nuit et d'un voyage par la route, j'étais de ce groupe de gamins propulsés dans le massif du Vercors. Là, en l'espace de trois semaines, je suis devenue en partie la voyageuse que je suis restée. Ce fut une expérience fondatrice où j'ai découvert le bivouac et la marche dans les montagnes à vaches. La fatigue, l'endurance aussi, la lenteur : poser un pied après l'autre. Avant je ne savais pas me déplacer autrement qu'en courant et, là, j'ai appris à ralentir et à respirer en silence, à mesurer mon effort. Apprendre à boire lentement quand on a très soif est une chose étonnante.

Je ne l'ai jamais oublié. Tout s'est joué, cet été-là, sur les chemins d'altitude, dans l'itinérance et le passage des vallées, à travers les pâturages fleuris, les chemins creux tapissés de fraises sauvages et de prêles : ces petits bambous verts des temps préhistoriques. Le bonheur, c'était l'aventure à hauteur d'enfant, l'eau fraîche des fontaines qui dévalait et tintait comme les cloches des troupeaux, le grand air et la liberté des bivouacs loin du cadre familial, les soirées allongées près du feu à guetter les étoiles filantes ou encore à l'abri des tentes à écouter la pluie et le grondement des orages. Le lendemain, on repartait vers l'inconnu. Depuis, je ne cesse de vouloir revivre ces premières émotions, comme un éternel recommencement, l'exaltation d'aller à pied, libre et légère sur les chemins. Ne pas cesser d'être en mouvement : « Lâchez tout, partez sur les routes ! » Je me souviens précisément que c'était l'été qui précédait l'entrée au collège. L'insouciance de l'enfance était petit à petit en train de s'évaporer à mesure que se déployait un autre temps, celui du secret et de l'imagination.

*

La marche nous augmente intérieurement d'un espace qui fait que nous devenons plus grands que nous-mêmes. Quelque chose en nous s'ouvre et s'étire, en même temps que notre conscience se déploie. On s'enrichit d'une présence au monde, d'un regard plus large et plus précis, d'une empathie envers les autres. Tout autour de nous se met à exister. C'est cette même émotion que j'ai recherchée et prolongée en traversant les Pyrénées, de l'Atlantique à la Méditerranée, dans la solitude des sommets et la joie d'un amour naissant, ou encore en faisant le tour du massif du Queyras dans les Alpes. Cet entraînement

me procure un bonheur fou, même s'il arrive que dans ces longues traversées le découragement affleure : la douleur de l'effort, sa répétition, la soif, l'épuisement sont tels qu'il y a toujours un moment où je me demande pourquoi ces milliers de pas. La marche est une drogue dure dont il est difficile de se sevrer. C'est avec cette envie intacte que je suis partie vers les Cévennes que je fantasmais depuis longtemps.

*

Dans les villages désertés, les auberges sont abandonnées aux mouches qui se reproduisent aux plafonds, créant d'énormes essaims que les ours noirs pourraient prendre pour de la confiture. Je préfère passer mes premières nuits sur l'estive dans la chaleur de la laine et la frugalité d'un morceau de pain et, surtout, avec pour récompense l'immense part de ciel et de silence. Par moments s'échappe de la Terre un souffle de blancheur, un faisceau de pensée en pleine expansion qui s'abreuve à la source des étoiles. C'est un calumet de brouillard qui se dépose en humidité acide. Au-dessus, en lampe-tempête, le halo solaire perce de son reflet aveugle et se présente plus abyssal que jamais. Il est cet œil qui ouvre à une exploration intérieure, sinon spirituelle : dernière aventure possible depuis que le voyage n'existe plus et que nos vies sont passées au peigne fin de la surveillance généralisée et du traçage numérique.

*

Aujourd'hui, cette envie est une impatience qui s'est transformée en nécessité : bouger, être en mouvement pour